

I Les Baraques

Ce n'était pas spécialement un dimanche à monter dans le Risoud. Il avait neigé, le ciel restait gris et personne sur l'immensité de ces chemins que l'on doit emprunter pour arriver au Poste des Mines, bâtisse mythique et pleine de nostalgie par cet après-midi maussade. Nous laissons notre voiture à proximité.

Le reste du trajet pour gagner les Baraques devait se faire à pied. Emprunter le petit chemin qui passe près d'une ancienne cavité, preuve d'une exploitation ancienne de minerai de fer, trouver à passer le mur frontière, puis longer cette clairière étroite au terme de laquelle on découvre le chemin en pente descendante qui vous permettra de retrouver l'objet de votre visite: les Baraques. Chose étonnante, toute la descente se fait sur une immense dalle rocheuse. Le chemin des Dinosaures, comme je le nommai, parce qu'avec la conviction qu'un jour on y retrouvera des traces de ces monstrueux animaux incrustées dans cette roche lisse ainsi mise à nu. Par ailleurs la récente découverte de vestiges de ce genre, au mois d'avril dans le jura français, m'incitait à être plus attentif encore et à véritablement ausculter le chemin. Seul problème, la neige le recouvrait encore en partie. Qu'à cela ne tienne, ce serait pour la

prochaine fois! Et puis d'ailleurs, si l'on trouvait quelque chose, l'on ne dirait rien, de peur qu'une cohorte de gens de tous bords ne viennent massacrer les lieux!

Demi heure très exactement, pour du Poste des Mines gagner cette longue clairière des Baraques, lieu unique du Risoud, déjà décrit en d'autres lieux et qu'affectionnait aussi dans le temps le

professeur Samuel Aubert qui s'y reprit à trois fois dans la FAVJ pour dire toute son admiration et tout l'attachement qu'il portait à cet endroit.

Aspect un peu fantomatique et triste en cette journée où la neige vous annonce déjà la fin de ce qui serait déjà à considérer comme l'arrière automne et la venue imminente de l'hiver qui ne vous permettra plus alors de gagner cet endroit qu'en ski, ce que par ailleurs je n'avais personnellement jamais fait, reportant toujours une telle expédition. Mais comme magiques doivent être les lieux sous deux mètres de neige, les arbres du bord de la clairière eux aussi blanc d'une fine poudreuse et par un grand ciel bleu. Ne parlons pas d'une journée de tempête où vous pourriez croire être arrivé ici au bout du monde pour être désormais abandonné des hommes de façon certaine, dans une même foulée de Dieu aussi.

Nous fîmes le tour de cette clairière, la plus belle du Risoud, dans tous les cas la plus magique, pour laquelle nous avons un attachement qui nous dépasse. Le pourquoi est sans réponse. Beauté des lieux, nostalgie, tranche de vie enclose dans ce coin si particulier de nos vastes et presque infinies forêts? De tout cela un peu.



Des chevaux étaient là, qui pâturaient ce qui restait d'herbe, nullement effarouchés par notre présence, encore moins gênés par le temps qu'il fait, broutant paisiblement leur pitance dont ils se satisfont en apparence sans aucun problème. Ils sont moins difficiles que nous. Mais par contre, le paysage les indiffère tandis que pour nous, il nous retient. Tout absorber une nouvelle fois, la topographie des lieux, l'atmosphère, l'ambiance aujourd'hui quelque peu déshéritée, mais non pas sinistre.

Cela nous fit souvenir, comparaison n'était cependant guère possible, à notre première découverte de cette clairière.

Nous étions alors arrivés par le bas, après que nous eûmes découvert, en premier la dépression étonnante du Creux des Lances, toponyme bizarre en même temps qu'admirable, en second le joli chalet à l'ancienne, encore qu'estropié par une abominable citerne métallique, du Chalet Brûlé, avec l'immense nostalgie de son grand toit pyramidal et rouillé. Puis nous longeâmes un chemin de terre blanche pour prendre bientôt à angle droit en direction de la frontière. Et c'est alors que fut la révélation: une clairière aux herbes dorées frémissant comme des blés sous la légère brise de l'après-midi. C'était d'une beauté inimaginable, là, au cœur du Risoud. Ça l'était même tellement que cette vision nous parut incroyable, surmatérielle. Et cette découverte de ces herbes d'automne, de grandes fenasses dorées et parfaitement droites sur l'ensemble de la clairière, qu'aucun vent ni pluie n'avait couchés où que ce soit de cette vaste surface, nous eûmes soudain la prescience que cela constituait un spectacle unique que nous ne retrouverions peut-être jamais, tant les circonstances devaient avoir été particulières cette

année-là pour garder ce bout de pâturage en un tel état, ni pâture, ni mauvais temps qui aurait mis à mal ces herbages de fin de saison. C'était un spectacle si pur, si parfait, qu'il nous fit aimer les lieux instantanément, totalement. Culte. Magnificence. Certitude d'une heure brève que l'on ne pourra jamais oublier. Cadeau de la vie ou du destin. Parenthèse dans une existence où tu n'as jamais touché la beauté d'aussi près.

Nous remontâmes alors la clairière pour découvrir les Baraques, elles aussi vues pour la première fois. Emotion. Elles n'étaient plus aussi nombreuses qu'autrefois certes et avaient probablement été reconstruites peut-être il y a cinquante ans. Mais hormis la construction annexe qui n'était qu'ordinaire, avec des matériaux composites, le bâtiment principal, dans sa simplicité, et même dans son austérité, offrait son aspect rustique, et surtout savait donner à la clairière cette dimension humaine en même temps qu'une poésie autre que le simple chant de la nature.

L'entretien des lieux prouvait une présence régulière. Ce que nous comprenions. Il aurait fallu un cœur de pierre pour ne pas aimer cet endroit privilégié. On aurait dû être insensible à l'harmonie profonde entre une nature restée traditionnelle, l'immensité des forêts qui nous encadraient, et cette parcelle de terre que l'homme avait gagnée autrefois à la sueur de son front, quand la population s'étant multipliée ne trouvait plus suffisamment d'espace à cultiver dans les bas, ou simplement à pâturer, et peu à peu gagnait sur les hauteurs où parfois même elle s'installait à l'année. Peut-être pas ici, à cette altitude, mais quelques kilomètres plus bas, si vous alliez en direction de la Combe des Cives ou du Cernois, lieux habités en somme pas très éloignés d'ici et d'où provenaient peut-être les propriétaires des lieux.

Mais revenons au présent. Nous nous restaurâmes près des Baraques, debout, n'ayant trouvé nul endroit sec pour nous asseoir. Nous étions presque en fin d'après-midi, avec une lumière déjà déclinante, à jeter un œil encore sur cette première neige qui avait mieux résisté dans les grandes herbes que sur les parcelles entretenues où le gazon était libre. A contempler, de loin cette fois-ci, les chevaux que nous n'avions pas troublés. Qui s'en occupait, qui viendrait les contrôler ce soir et même peut-être leur permettre de passer la nuit dans des conditions plus agréables que de coucher à la belle étoile, encore qu'ils se satisfaisaient peut-être de la simple protection des arbres.

Il fallait goûter au temps qui passe, ne pas envisager demain. Être là, simplement. Nostalgiques un peu, à cause du temps qu'il faisait, enthousiastes nullement à vrai dire cette fois-ci, mais très certainement quand même heureux quelque part, en profondeur, au-delà de ce que tu peux ressentir sur le moment, d'avoir une nouvelle fois vécu ces retrouvailles intimes d'avec cet espace aimé du cœur du Risoud.

Jean Hiersin



II. Elles ont mis leur plus jolie robe

Jeudi 3 décembre 2009



On ne connaissait probablement qu'à peine les voitures. On n'allait pas en vacances à l'étranger. Ni même chacun de nos horlogers ne souhaitait pas encore avoir une cabane quelque part sur le Mont-Tendre ou dans le Risoud pour aller y passer ses dimanches.

Alors on montait à la rencontre des chalets où l'on vous offrait la crème, ou l'on se rendait dans ces estaminets de frontière où l'on pouvait se désaltérer et y oublier les soucis du bas.

Souvent cela se faisait en famille. On ne rechignait pas à suivre pendant des heures des chemins de forêts plus primitifs qu'ils ne le sont devenus aujourd'hui pour gagner enfin ces lieux que l'on connaît et où en plus, non seulement l'on est certain de retrouver du monde venu de partout, mais aussi des personnes connues de sa propre région, et sans parler bien sûr de celles qui sont montées par l'autre côté de cette sommité. On était donc entre Suisses et Français et l'on buvait à la santé de l'un ou de l'autre des deux pays.

Puis l'on allait se promener, rendre une nouvelle fois visite à ceux du Chalet Brûlé, à un kilomètre d'ici, pour bientôt remonter à la clairière magique et retrouver les vieilles bâtisses de bois. Vous voilà maintenant installés sur le pré.

Vous avez mis, aujourd'hui que c'est dimanche, vos plus beaux habits et vous portez ceux-ci avec beaucoup de classe et d'élégance. Et malgré l'effort qu'il y eut à faire ce matin, et cette diable de transpiration qui vous a mouillé des pieds à la tête d'avoir affronté trop longtemps la pente, de l'autre côté, il est vrai que l'on a le plat d'abord puis la descente pour se reprendre, vous restez en apparence frais et dispos comme s'il s'agissait d'aller danser. Les hommes ont le canotier, le gilet et le veston, cravate ou ruban ou n'importe quoi qui puisse vous donner l'air sérieux et honorable du dimanche, les dames, les anciennes sont en robes longues et lourdes, de tissu foncé, et les deux plus jeunes ont des toilettes blanches vraiment magnifiques. O vous que j'aurais pu aimer, vous êtes aussi belles que de fraîches épousées, avec des chapeaux qui sont des merveilles et vu d'un peu loin, c'est comme si vous aviez des oiseaux sur la tête et que ceux-ci seraient prêts à s'envoler!

On était donc en matinée redescendu de la frontière, et après une demi-heure de marche, on avait rencontré les Baraques. Elles étaient en bordure de la vaste clairière, trois, ou même quatre, si l'on compte la petite en renforcement, et elles étaient

toutes appondues les unes aux autres pour former un voisinage primitif. Une cinquième était à l'écart, qui ne devait être qu'un réduit pour le bois, puisqu'on ne lui apercevait aucune fenêtre. Et toutes étaient recouvertes de tôles plates, rouillées au dernier degré, mais cela même leur permettait mieux encore de se fondre dans le paysage. Et toutes aussi, il faut le dire, n'avaient pas beaucoup de jour. Tenez, si la deuxième, celle du renforcement, était même borgne, la troisième n'était éclairée que par un œil de bœuf qui ne projetait à l'intérieur qu'une lumière insignifiante.

Mais telles elles étaient, où l'on pouvait s'installer par temps de pluie ou qu'il faisait trop froid pour rester dehors, et où même vivait un couple de tenanciers qui vous accueillait à bras ouverts. Car c'était leur tempérament, chaleureux, et d'autre part ils savaient que vous alliez consommer, vins rouges pour des hommes qui ne rechignent pas derrière un litron quel qu'il soit, et limonades d'époque, pour ces demoiselles qui sourient et disent non de la tête quand vous leur proposez de s'associer à vous pour vider la bouteille.

- Pouah, disent-elles, on ne sait pas comment vous pouvez descendre un breuvage pareil.

Et d'ailleurs elles ont peur de tacher leur toilette un peu trop claires pour ces lieux et qui devront rester intactes et fraîches jusqu'au soir. C'est même pour cela, quand elles sont assises, qu'elles étalent délicatement le tissu de leur robe autour d'elles sur l'herbe sèche afin de ne la froisser ni la salir en vert par l'herbe que l'on écrase, ou en brun, par la terre d'une taupinière que l'on n'aurait pas vue. Quelle déception cela aurait alors été, pour des jeunes filles qui veulent rester d'une tenue parfaite.

Les Baraques, lieux magiques pour tous ces Français accourus de la Combe des Cives, du Cernois, et même parfois de Chaux-Neuve. Attirants aussi pour les habitants du pied du Risoud suisse, du Solliat, de Derrière-la-Côte, ou encore de la Combe du Moussillon ou des Piguet-Dessus. Certains même viennent du Sentier. Du Brassus ou de L'Orient jamais, qui vont toujours sur le Mont-Tendre, considérant le Risoud avec ses profondeurs si noires desquelles l'on ne saurait peut-être jamais ressortir, comme rébarbatif, résolument sombre et angois-



sant, tandis que là-haut, près du ciel, sur les cimes, vous êtes un conquérant du monde.

Présence de Dieu en cet espace clos par les grands arbres, sapins pour la plupart, par une immense croix de bois élevée à proximité des bâtisses. Elle est même si grande qu'elle domine la région et qu'on l'aperçoit d'où que l'on vienne et où que l'on soit dans la clairière. C'est au pied de celle-ci qu'une fois l'an, à la mi-août, tandis qu'ici c'est la grande fête, que le curé de Chapelle des Bois remercie un peu Dieu, la vierge Marie beaucoup, de l'instant magique qu'ils offrent à chacun, avec ce grand ciel bleu, cette nature environnante superbe, et cette nourriture abondante bien sûr. Et c'est ainsi une journée de bonheur qui serait sans partage, s'il n'y avait pas quand même ces petits soucis venus d'en bas et qui vous rongent. On charrie toujours son monde avec soi, et quels que soient l'heure ou les lieux.

Mais pour ceux-là, cette famille venue de la Golisse et dont on a esquissé la présence plus haut, il était l'heure de se restaurer. Et comme il faisait beau et chaud, véritablement, que le sol n'avait plus aucune humidité, on était allé à quelques pas des bâtisses pour s'asseoir dans l'herbe rase. On avait acheté une bouteille. Le tenancier vous avait offert en plus pour ces dames et demoiselles, avait-il dit, l'eau de son puits qu'il vous avait transvasée dans un pot de porcelaine tout blanc. Une table de fortune, une chaise pour le père, le plus âgé, et les autres à même le sol. Alors voilà, quand chacun eut trouvé

sa place, ce fut l'instant de quelques photographies. Elles seraient belles, c'est certain, et même si d'aucuns, le temps que le photographe, Hector Reymond du Solliat, développe ses plaques qu'il pourrait oublier dans un coin pour n'en tirer des copies que dans six mois, ne les verraient jamais.

Nous si, par la grâce d'une collection de vues anciennes. Et c'est là le miracle fabuleux de la photo qui, en quelque temps, que ce soit après avoir été prise, vous permet avec un brin d'imagination de remonter le temps et de retrouver le présent de ceux ou celles à qui l'on avait demandé de poser.

Vous vous êtes donc installés sur cette petite éminence qu'il y a près des cabanes et que maintenant vous dominez. Et vous êtes là aujourd'hui, à peu de distance de la grande croix dont l'ombre portera bientôt sur vous, sur cette légère sommité où l'on ne trouve plus désormais aujourd'hui qu'un modeste crucifix de métal que l'on a peint couleur de bronze et que l'on a planté dans un socle de fortune

O jeunes filles, est-ce uniquement le blanc parfait de vos robes qui nous retient? Ne seriez-vous pas malgré cela quand même dignes d'être aimées? Et ces toilettes du dimanche, tenez, tant qu'on y pense, achetées où pour être d'une telle qualité, dans un magasin de la région, chez Alfred Meylan du Sentier par exemple, ou par Lausanne où vous seriez descendues un matin le cœur en fête à la perspective enivrante d'aller fréquenter les grands magasins pour renouveler votre

garde-robe, puis plus tard de parader sur les quais d'Ouchy où vous aurez peut-être avec surprise rencontré d'autres jeunes filles qui sont tout aussi jolies que vous. Le monde est grand, vous savez, et ce que l'on croit être du tonnerre chez soi n'est parfois pas grand chose ailleurs, ou tout au moins l'on ne se distingue plus guère d'une foule d'où le luxe n'est pas absent.

Les Baraques ont l'entrée principale sur le devant de la première bâtisse que l'on ne voit pas d'ici. Il y a du monde que l'on entend, ces Français qui n'ont pas la langue dans leur poche, avec leur drôle d'accent, et ces Suisses qui ne veulent pourtant pas se la laisser conter, avec cette propension parfois un peu lourde de laisser traîner les dernières syllabes des mots que l'on prononce. On les devine parler politique. Ils s'enflamment. La patrie, qu'ils disent tous, autant d'un côté que de l'autre de cette frontière que l'on franchit pour l'heure si aisément. Et ces propos anodins, suivant où vous vous trouveriez placés, et dans quelles circonstances vous seriez, ne le seraient plus. Car au bout des mots il y a l'action, et plus loin que l'action, quand l'on se résigne et que l'on ne se révolte plus, il y a la guerre.

Mais ne parlons pas de celle-ci, puisque l'on sait désormais qu'avec les nouveaux moyens que l'on a pour se détruire, elle est devenue impossible. Et que toutes les nations de la terre désormais ne formeront plus qu'un immense pays où nous serons tous frères. Alors parlons de paix, et laissons les guerriers endormis dans leurs tanières...

On est bien. On se laisse aller. La famille, c'est quand même quelque chose. Et venir ici c'est une grande joie, et même que c'est peut-être la dixième fois. Car les Baraques, c'est à nous aussi notre coin. Et quand après avoir été gravir le Mont-Tendre, après avoir pris le train jusqu'au Pont pour monter sur la Dent, c'est superbe là-haut, que pour une fois l'on a quitté La Vallée pour aller cueillir au printemps des narcisses au-dessus de Montreux, on en avait plein les bras, tu te souviens, Alice, on aime à retrouver une fois encore notre Risoud noir et profond. Etre au cœur même de celui-ci, et parce que l'on y a vécu des heures heureuses tout en étant jeunes et parce que quelqu'un nous aimait, c'est un peu de notre cœur à nous aussi que l'on y retrouve.

Jean Hiersin



III. Le Poste des Mines

Le Poste des Mines, sorte de pendant du chalet Capt, deux endroits que l'on confond volontiers, car tous deux anciens postes de gendarmeries situés sur cette zone frontière et qui ont gardé leur aura de mystère. Il s'en raconte des histoires, quand l'on sait ce qui put se passer de part et d'autre de la ligne frontière, contrebande, périodes de guerre, solitudes obligées de gendarmes condamnés à ce qui pourrait presque être considéré comme une réclusion, en des lieux modestes et à moitié confortables selon les règles de l'époque.



Le Poste des Mines, dans sa petite clairière, jamais délaissé par sa propriétaire, la commune de L'Abbaye, encore que certaines restaurations un peu lourdes auraient pu tuer une ambiance, s'il n'y avait eu que l'âme des lieux a été la plus forte.

L'âme des lieux. Il faut pénétrer dans ce refuge. Voir l'évier sous la fenêtre en rentrant. Le four n'est plus qu'un reste de ce qu'il put être. Il faut aller dans la salle principale, où s'assemblaient nos gendarmes quand ils n'étaient pas en tournée. Tenaient-ils un journal que l'on retrouverait quelque part, dans des archives publiques? Où l'on verrait s'exprimer - il faut savoir lire entre les lignes de ces productions officielles - non seulement les services de la journée, mais aussi parfois un certain découragement, une parcelle de cette immense solitude que l'on peut connaître là-haut, d'autant plus que l'on est jeune et qu'avec l'uniforme que l'on porte on aspire à plus de grandeur.

Le poids de l'histoire est là. On regarde, on tente de découvrir ce qui est ancien de ce qui a été restauré. On ouvre le livre d'or. On est atterré par la médiocrité de certains qui salissent ce qu'ils touchent, dont la parole est grossière et l'âme sans grandeur. Ça fait mal quelque part. Pourquoi tant d'amertume parmi le monde. Alors qu'ici on vit la paix et que ce que l'on ressent, après s'être promené dans les grandes forêts et sur de multiples chemins, c'est ce sentiment d'admiration sans borne pour la vie en elle-même, celle que l'on découvre et celle qui est en nous, capable de comprendre, si peu que ce soit, le sens de notre desti-

née. Et notre conclusion est que l'homme doit se grandir par ce qu'il pense et écrit, et non pas s'abaisser par une écriture médiocre que le papier pourtant retient autant que les autres, et dont le sens profond sera une blessure pour ceux qui suivent et dont la conception de la vie est toute autre.

Mais heureusement qu'il y a, collé sous plastique contre l'armoire, le texte tout simplement beau de JPG - chacun aura reconnu notre infatigable chercheur de cailloux capable de vous situer l'âge de n'importe quel fragment de pierre

trouvé en nos hauteurs - sur le grand Conus, Henri de son prénom qui habita ces lieux de 1950 à 1970. On se souvient alors tout aussitôt du film consacré au fameux bûcheron par Jean-Claude Golay de Rivaboux et passé sur Val TV en 2004. Une antiquité émouvante, dont l'image fut ravagée par le temps et dont ce qu'il reste du son vous livre des voix d'outre-tombe. Mais un film dont l'ensemble vu au moins dix fois, reste un document d'une grande beauté et d'une immense émotion.

Car il est là, le grand Conus, un peu gêné parce qu'il n'a pas l'habitude des questions, moins encore d'un micro. Il entre en scène en ouvrant les deux grands volets de la pièce principale et il dit: «Oh, il va faire beau, aujourd'hui.»



Le grand Conus au fourneau (JPG)

ou dans l'ombre du grand Conus

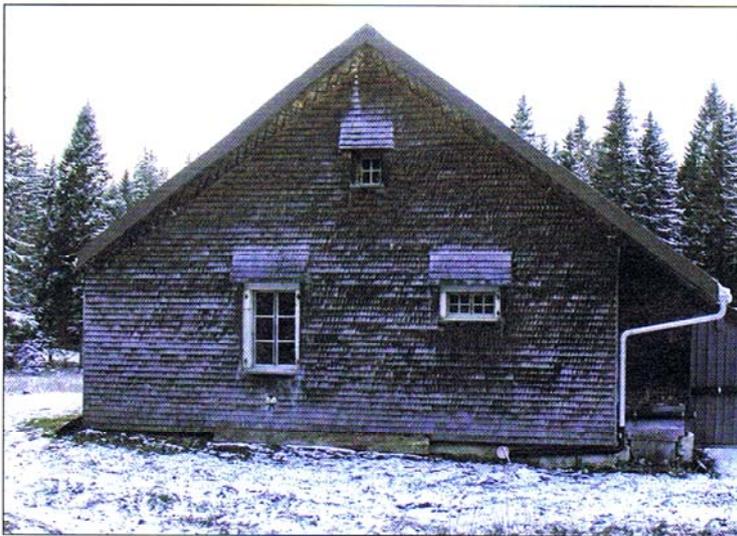
Alors on le voit préparer sa hache, que le tranchant soit comme une lame de rasoir et brille avec éclat dans la lumière matinale. Il met cet outil indispensable dans sa grande hotte, avec ses provisions du jour et le mètre avec pointe et griffe qui lui servira à mesurer la longueur des arbres qu'il abattra. Et maintenant, empoignant une tronçonneuse antédiluvienne, lourde comme deux de celles d'aujourd'hui, mais quelle importance pour lui qui a des pognes capables de vous déchirer un bottin de téléphone, il s'enfonce dans la forêt en direction de son chantier. Il a allumé sa pipe, il vous propose sa démarche ordinaire au pas mesuré et le voilà qui réapparaît soudain - miracle des mises en scènes - au cœur de l'immense forêt où il pose sa hotte à proximité.

Voilà un géant de la forêt qu'il apprête à la base. Il prépare l'angle qui déterminera l'endroit exact où le monstre devra s'abattre. Il tronçonne. On entend ce bruit venu presque du fond des âges. On voit la cime de l'arbre soudain osciller dans le sens voulu, tandis que l'arbre tout entier maintenant tombe et s'abat dans un immense fracas de branches brisées. Vrouf, un dernier sursaut, minime, et c'est fini. L'arbre est là, couché de toute sa longueur qui est impressionnante, puisque c'est à peine si d'ici l'on en voit l'extrémité.

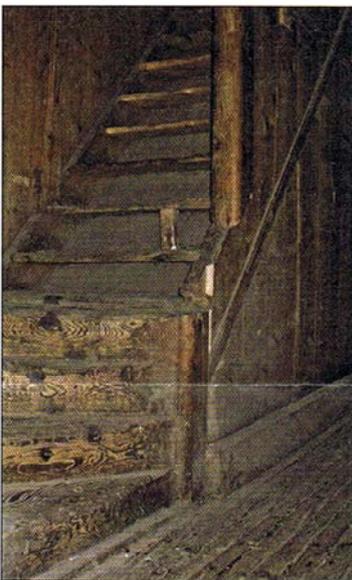
Le géant est abattu. Immobile. Le géant a été abattu par un autre géant qui a une philosophie de vie sobre et solide. Il ébranche, maintenant. Et c'est un travail énorme pour un sapin de cette importance. Quelle importance, c'est son métier, son gagne-pain. Autrement il ne serait pas là. Et il en faut, du temps, pour ébrancher un fut de cette longueur et avec des branches de ce calibre. Et puis après il écorce. Et là, il faut la main. Oui, il faut les avoir vus, ces bûcherons de métier, rompus à toutes les difficultés de la forêt, ayant une connaissance totale des arbres, vous en peler un comme vous vous enlèveriez au canif l'écorce d'une branche de noisetier pour vous en faire un sifflet!

«En hiver, il laissait dans la neige les empreintes de ses gros souliers d'une pointure phénoménale. A l'égal de ses pieds légendaires, la nature l'avait gratifié de mains qui n'avaient rien de pinces à sucre. Je le vois encore soulever depuis dessus, d'une seule poigne, les lourdes billes qu'il venait de débiter.»
(extraït du texte de JPG)

On le voit, on a affaire avec un phénomène, qui bientôt, c'est le film qui veut ça et non l'usage qu'il a fait de sa jour-



née, rentre au Poste des Mines où il prépare son repas avec la patience et l'attention d'une ménagère qui surprend. On voit au mur accrochées de belles pin-up. Elles meublent sa solitude. Il a su lui aussi comprendre que la femme est belle, et qu'hormis elle, dans le monde, elle et la grande nature, il n'y a pas grand chose! Pas de monde sans femme, semble dire ainsi ce logis perdu en les plus lointaines solitudes de l'ouest de notre pays.



Anciens escaliers du Poste des Mines. Il y en est passé, du monde...

S'attarder sur le texte de JPG permet de retrouver ce géant vivre et habiter ces lieux mêmes en lequel son souvenir ne s'effacera pas. Il est inscrit dans les murs eux-mêmes, il l'était aussi dans les anciennes marches d'escaliers massacrées pour une rampe neuve sans attrait. Des escaliers dont le creux, plus encore que par lui-même qui montait à l'étage se reposer, avaient été fait par cette cohorte de gendarmes sans nom qui l'avaient gravi avant lui. Les patrouilles interminables et par tous les temps le long du mur frontière, et puis le retour au logis où l'on se repose. Une vie de gendarme, autant dire de militaire, avec des horaires précis, avec des contraintes avérées, avec encore des chefs et des sous-chefs dont souvent vous vous passeriez bien, parce qu'ils n'ont pas souvent la compréhension qu'il faut alors que tout jeune vous venez de débarquer dans cette infinie solitude qui vous a pris à la gorge, et qui encore, après une semaine, vous a semblé tellement lourde à porter que vous en auriez pleuré. On est si loin de tout, ici.

Le poste des Mines, avec son inscription gendarmerie et l'écusson vaudois peint vert sur blanc et que l'on restaure de temps à autre. Tout bellement tavillonné à l'extérieur tandis que le bois a déjà vieilli et vous offre son émouvant gris de croisière.

Une petite neige ne dépare pas les lieux où l'on sait déjà que l'on reviendra, que l'on fixe et que l'on vous offre. Avec ces quelques propos sans importance. Quelques images, quelques souvenirs, et puis déjà c'est fini...

Jean Hiersin